

Pour Christine Angot

Seul dehors



Dessin de François

DE NOUVEAU MA VIE PERDUE
DE VUE.

Affairement des fins d'années scolaires. Paperasse & bazar boivent notre temps. Comme le buvard l'encre. La fatigue augmente cette incapacité, fin juin, de quitter mon bureau. Bourdon entre les tempes. Le mur du fond hypnotise. Yeux dociles à cet absurde commandement. On ne reconnaît plus comme sienne une phrase dont on vient à peine d'articuler le dernier mot. Imposer le silence au téléphone qui fait sonner la persécution du monde. Rien à bredouiller à cet élève dont, avec véhémence, la mauvaise foi conteste une note «au-dessous du seuil».

Propos mécaniques, ce soir, à table. Face à cette fatigue fascinée par le vide, femme & enfants finissent par perdre patience.

Mots de trop. (Comme des couteaux entre les dents.)

Choses impossibles du couple, de la famille. Affection trafiquée sous les manteaux de notre incarnation mal taillée. Faire mal au désir de rester ensemble. Cracher dans la soupe - etc. .

L'énigme de l'amour a les yeux cernés. Vider son coeur (cendrier encombré de vieux mégots, de chewing-gums à moitié mâchés). Après dîner on jettera des

miettes de paradis en secouant la nappe par le balcon des mauvais jours. Tisane au goût rance comme nos vies rancies, soudain, par le ressentiment.

L'amour - bientôt 16 ans ! - , une histoire ancienne... Dans la première pouvelle balancer ce médiocre scénario...

On fume (tout seul) un cigare dans la cour. On refuse de s'avouer - minuit, déjà - qu'il serait peut-être temps de prendre congé. Accorder son corps aux musiques du silence. Passer la langue sur les lèvres gercées de notre vie.

(Dans la glace - mes dents brossent l'en-nui - des cheveux blancs sont sans illusion sur le mensonge & ses quatre vérités.)

Toulouse, 28 juin 1998

Je finirai ce journal comme je l'ai commencé. En Corrèze. Dans le grenier de cette fermette où j'aurai gribouillé la plupart de mes paperasses. Papiers, pierres & poutres. Cadrés par une lucarne carrée, les horizons du vert. Ecrire saurait m'expliquer — mieux que quiconque ? — où j'en suis de cette existence à cloche-coeur. De ce temps que je passe à passer à côté de ces repères en quoi devrait, s'il y en a une, consister la réalité.

Aléatoire enregistrement des états, humeurs, réactions & autres impressions. L'expérience d'un sujet dans son brouillard.

Une existence à-tâtons qui sait tout juste toucher les choses, les corps... Comment c'est fait le monde, les autres (& le reste)... De la résistance d'un homme aux érosions du temps... Discontinuités du sentiment... Sensations sur feuilles volantes... Baromètre d'une âme détraquée... Monotone compagnie, mon chagrin.

Le je (comme ci, comme ça)

Intermittent de l'autoportrait. Bricoler dans l'autobio. Un inventaire inachevé : choses en vrac dans le fouillis de l'intimité. Avec vues en forme de cartes postales sur des figures qui, au-dehors, font bouger un peu les lignes. Le pouls, oui, de la chair au croisement des énigmes.

Incurable illusion que, de cet emploi du temps comme de cette habitation de l'espace, pourrait naître, même impossible et disparate, quelque chose comme un livre. Quand on écrit de soi quel espoir ? Cette dispersion émotive d'un homme en quête de son secret fera sens pour quelqu'un(e).

La Combotte, 28 juillet 1997

MAISON DE FAMILLE.

(4 grands-parents ; 5 parents ; 8 enfants ; 1 chat & diverses marques d'automobile. 17 couverts, aujourd'hui, pour la première grosse chaleur de cet été jusqu'ici timide.)

Tôt levé j'ai lu dans le calme bleu de l'aube. Bol de café noir ; tartines de Nutella (personne pour voir, bon matin, s'empiffrer un tonton plutôt enrobé...). Poèmes à voix haute (*Laures* de Jude Stéfan) dans une bruisante solitude. Articuler au soleil. La cérémonie du petit-déjeuner organise son rituel dans la cuisine. Les gosses suçotent petits linges, biberons ; sirotent du chocolat tiède. Mon beau-frère fume une première pipe. Du tabac, précise-t-il, de luxe (W.O. Larsen's, old fashioned pipe tobacco & Davidoff royalty pipe tobacco). Les mères comparent la taille des rejetons (croissances incertaines). Souvenirs d'enfance & confidences d'adulte nourrissent un chuchotement presque continu que, sur un autre registre, prolonge ma lecture du poète à la pornographie baroque.

Croiser, matinée désœuvrée, des corps : pyjama ; chemise de nuit ; tenue de tennis ; robe ; chemisier sans manche ; maillots de bain. Blanche nudité : mon beau-père (surpris) juste avant d'entrer dans sa baignoire. Sexe dans une toison de poils noirs ; torse traversé, depuis l'infarctus, d'une cicatrice. Entre les cuisses de quelque cousine bronzant négligemment son indolence sur le muret - culotte entrevue. (Les plus petits , rien sur leur cul.)

J'aime traîner parmi les tranquilles métamorphoses de la chair en vacance... Une autre proximité avec les corps... Ni comédie sociale, ni jeux érotiques... L'être humain de 7 à 77 ans... Puzzle bizarre, les 2 sexes... Une allégresse animale fête cette neutralisation des différences d'âge, de classe, d'élégance...

(Folle lumière — cet été dont, maintenant, chacun ressent la souveraineté.)

La Combotte, 29 juillet 1997

A table, hier soir, le visage de mon beau-père. Vieillir creuse. Jusqu'à l'os. Taille dans la chair ce masque livide. On dirait que, disparaissant dans son apparition même, autrui s'est revêtu de vide.

(Identité vacillante, le sujet commence à ressembler, vu sur des albums de famille, aux morts de sa lignée.)

La bonté continue de déborder du cœur en sursis. L'inconnu, semble-t-il, fait d'étranges confidences à cette figure qui sourit à contre-temps.

Geste furtif de la paume pour caresser l'épaule d'Amandine. Un baiser, yeux fermés, sur le front d'Augustin. Ses deux ans vouent un culte féroce à ce *Papi* qui, du matin au soir, répond à chaque demande : «Oui, mon petit, oui.» Une façon pudique de tapoter, en passant, ma nuque toujours penchée sur un bouquin qu'il voudrait bien me voir lâcher un peu pour faire bouger, après dîner, ce corps trop gros.

(Pierre aura, je crois, préféré les autres. L'éclat de cette évidence m'est parfois insupportable.)

Versions latines avec Amandine, feux de camp avec Pierre-Antoine, promenades en brouette avec Augustin sont pris sur le temps qu'il n'a plus pour achever ces livres que, obsédé d'une impossible perfection, il aura toute sa vie différé de rédiger.

Rigueur et prière pour résister au progressif délabrement des choses et des pensées dans le temps.

La Combotte, 30 juillet 1997

Définition de l'écrivain, «l'archéologue de soi-même», proposée par Marco Belpoliti qui vient de relier en un livre la trentaine d'entretiens que, de 1963 à 1987, Primo Levi lui accorda. J'aime (parcourant le supplément hebdomadaire du *Monde*) fabriquer une littérature aléatoire avec des citations découpées dans différents articles. Je prends connaissance du bon papier que, avec un décourageant retard (huit mois après parution !), Hugo Marsan consacre à *L'Aveu différé* de Jacques Borel — cher autobiographe s'acharnant à soixante-dix ans à «faire coïncider»,

déconcerté comme un enfant, «les mots et les êtres». Insistant sur la part de fiction propre à toute recomposition littéraire du temps perdu, le critique souligne que roman et autobiographie travaillent, chacun selon sa logique, à «l'invention du passé». Du style de Borel, cruellement moqué par certains, l'article préfère rappeler qu'il «est fasciné par Marcel Proust jusqu'au pastiche» : «*L'Aveu différé* est d'abord le merveilleux roulis d'une écriture qui se coule dans les anfractuosités les plus délicates de la mémoire, avec nostalgie, humour et cette acuité dévastatrice sans laquelle aucun souvenir ne peut entrer en littérature.»

(Plus que d'autres les écrits intimes me paraissent pouvoir être ainsi fragmentés, morcelés, disséminés. Un instable archipel de phrases, tout ce qui reste, à la fin, de nos bouquins refermés.)

De Borel à Butel, on passe, et sur la même page, de l'autobiographe au diariste. Une mélancolie fin de siècle donne ici le ton du désenchantement propre à nos utopies mises à nu : «Le silence, les larmes, l'absence de mouvements sont sans doute plus naturels dans l'état où nous voici.» Seul le sport semble encore capable de provoquer la gratuité d'un événement inattendu. A propos de John McEnroe, Butel note que «les fureurs du tennisman, comme celles de Cassius Clay, n'étaient dirigées contre personne, elles servaient d'ébrouement - pour fauves égarés dans le sommeil et les rêves. Cela s'appelle penser à autre chose.» Ma colère comprend comment un journaliste d'extrême-gauche comme Butel brosse de Mitterrand ce portrait furieux : «Je hais l'argent, les histoires salaces, la séduction, le double langage, parler pour ne rien dire, la flatterie, la mauvaise foi, l'injustice, la droite, l'inégalité, la religion, la prudence. Il adorait.» Enregistrer les variations de l'humeur politique vaudra toujours moins que de trouver un rythme pour incarner, par des mots, sa propre expérience : «Dès le crépuscule, nous commençons d'effectuer ce mouvement qui nous brise le corps et qui s'appelle passer d'un jour à l'autre, tenir, survivre.»

Rester vivant, quelques lignes rappellent que Thierry Metz — *Journal d'un*

manoeuvre, j'ai dû lire ça - n'en aura plus trouvé l'énergie. Deux phrases extraites de *L'Homme qui penche* (livre posthume d'un poète qui s'est, en avril dernier, suicidé) : « Dans l'enfermement de ce qui fait un homme, il y a ce qui se rapproche de lui, à petits pas, chaque jour. D'abord une respiration, puis un visage qui l'en fera sortir. » Thierry Metz a écrit *L'Homme qui penche* lors d'une cure. On ne se désintoxique pas d'être soi. Écrire ne guérit de rien. Juste une musique pour le chagrin. Précaires répliques au manque ordinaire... (*La poésie : s'obstiner à des formules dont le Néant aura demain annulé la forme.*)

La Combotte, 1er août 1997

A PEINE SI J'AI REMARQUÉ.

Marie-Pierre, une ou deux fois, s'était levée pour jeter un coup d'oeil. Augustin jouait avec sa cousine Éve (trois ans). Pousser quelque gros tracteur en plastique rouge dans un pré derrière la maison. Du vin & du gâteau au chocolat relançaient notre conversation à propos de ces repas d'été que, vraiment, il était merveilleux de partager, comme ça, dehors, sur la grande table. Comme d'habitude j'avais repris de tout deux fois. Dominique de redonner, rigolard, un fond de rouge à la boulimie de son beau-frère. Marie-Pierre cria.

(*Augustin, tombé, du côté des vaches*)
Bondir.

Dans la tête une image de mon fils tombé de ce mur (deux mètres, au moins) qui sépare la terrasse derrière la maison du champ où nos voisins paysans mettent parfois leurs vaches. Cette image ralentissait ma course - m'empêchant de voir.

Marie-Pierre par dessus les fils de fer de la clôture qui, sur la gauche en descendant vers le pré, suit le mur.

(*Augustin, quelque part, en bas du fossé*)
Courir plus vite.

Très excitées trois vaches cabriolent devant un point précis de la clôture. Éve, pétrifiée, pleurait.

Mon fils hurlait - coincé dans un paquet de grosses ronces, en bas du talus où était plantée une clôture de robustes barbelés. Les trois vaches, qui piétinaient à moins

d'un mètre de son corps en cris, détalèrent en nous voyant fondre sur elles. Séparée d'Augustin par les barbelés & les ronces, ma femme ne pouvait l'attraper. Seulement parler à ses larmes. Encombré de mon corps maladroit, je ne savais trop où, dans ce fossé plein de ronces et d'orties, prendre appui. Le père de Jacques (qui passait quelques jours de son veuvage parmi nous) me dit de le laisser faire. Accroché d'un bras à un arbre, il dégagea Augustin. Sa main ferme l'extirpa des broussailles et des épines.

« Les lèvres en sang ! » Marie-Pierre voyait notre enfant de face. Prendre son corps hurlant dans mes bras. Déchirures de ronces partout. Une cuisse aussi saignait. Je mis (comme dans nos câlins j'aime à le faire) la tête de mon fils sur mon épaule droite ; son ventre contre ma poitrine & mon cou ; mes mains sur ses fesses & sa nuque. Traverser le champ en pente qui remonte vers notre maison. Faire corps avec. Ma peau contre sa chaleur & ses cris. Incapable de parler. Juste cette boule de larmes & de blessures qui bougeait, doucement, entre mes mains.

Marcher.

(*Plus de peur que de mal*)

Marie-Pierre s'est occupée du bain... Premiers soins... Dehors la famille commentait... Décidément c'était la série : angine ; crise d'asthme ; cette chute qui aurait pu... Dans la baignoire Augustin lançait en riant ses voitures, plouf, dans l'eau... Évidence organique du lien réunissant mère & fils... Dans les yeux, dans la voix de Marie-Pierre, quelque chose d'énigmatiquement tendre et alarmé... Ma maladresse renfrognée ne partagerait jamais ça... Cette inattention (cinq minutes à la fin d'un repas) avait été notre faute. Atteignait Marie-Pierre au plus profond de cette invisible veille que, sans relâche, une mère consacre à la chair, comme on dit, de sa chair...

Marcher.

Boire une liqueur dehors

— tandis que, dedans, la vie retrouvait ce cours ordinaire où, dînant le soir en famille, nous oublions notre précarité de miraculés furtifs.

La Combotte, 2 août 1997

TEMPS VOLÉ.

De la *paternité* — de la mienne — je ne sais que ça.

Durant ce séjour où n'arrivant pas, comme on dit, à trouver mes marques, je m'engueule pour un rien avec le premier venu, je viens de passer une heure dans le noir,

mon fils collé sur ventre & poitrine (tandis que dehors, devant la grande maison, la tribu s'éternisait en dîner).

21 H : la chaleur commence à suspendre son souffle. Augustin colle contre ma peau. Dans une obscurité qui, au noir, mélange du bleu, nous écoutons Nougaro (« L'Enfant-Phare »). Mon fils a peur du loup qui va, redoute-t-il, « manger la cassette »... Rien à craindre... Papa est là... Les mots (confiés à nos enfants inquiets) redeviennent simples...

L'évidence, soudain, temps suspendu...

L'amour auquel, avec sa mauvaise foi d'adulte, on ne pensait plus... Pas, tu sais, de loup, quand papa te prend, mon fils, dans ses bras... Nougaro continue sur une de mes préférées (« Bras dessus, bras dessous »)...

Pierres de la vieille fermette métamorphosées en voix...

La sueur du fils dans la sueur du père
Chanter, quand elles (me) reviennent, les paroles... Augustin fait un petit bruit (à peine une mimique) quand il reconnaît rythmes & rimes... Nous n'avons pas écouté ce disque depuis notre départ de Toulouse... Bientôt quatre semaines que nous nous sommes arrachés à l'appartement, aux habitudes de l'habitude...

Pouce aux lèvres, Augustin s'endort.

Comme si le sommeil était un jeu, la nuit, d'enfants.

Caresser son ventre ; ses pieds plus petits que ma paume ; son cou tout collant (une colle salée). La fenêtre boit le bleu jusqu'au noir. Musique très forte. Des insectes nous tiennent vaguement compagnie.

Que ça, mon fils, à te donner.

La chair du temps qui bat dans la moiteur
Cette façon de te porter entre poitrine & ventre... En te redemandant, entre deux chansons (rien que pour entendre encore ton petit oui, oui, de gosse endormi) si on est bien, comme ça, avec, hein, papa... Le

temps s'incarne dans un autre être (ni toi, ni moi)... L'amour, comme une chaleur entre nous - l'été, quand nous voici seuls, tu sais, au monde...

Dehors les autres doivent en être au déca; aux projets de jeux de cartes. Te garder encore. Noir d'une fraîcheur qui tombe sur les êtres, les choses.

Tout à l'heure semblant d'aller retrouver les autres. Ta mère te couchera. Petit cigare. Autour de notre maison je ferai (chantonnant Nougaro) ma ronde de nuit.

Enfin, mon fils, la paix, tu sais, furtive

La Combotte, 9 août 1997

INTENABLE, VRAIMENT, LA CHALEUR.

Camisole de soleil à même la peau.

Comment, sous cette pression, l'unique artère qui retient encore mon beau-père à la survie fait-elle pour battre ?

Ma sueur scande cette lenteur... Dehors flambe... Entre ciel et terre, que du feu... Pendant le dîner, nous avons compris...

De l'orage dans l'air... Feuilles de peuplier sur notre soupe... Le vent faisait siffler les nuages... Gris, le bleu du ciel devint noir...

Sur tout l'horizon une suie électrique répandait sa cendre... La petite communauté rentra manger le flan à l'intérieur...

Transport hâtif... Assiettes, soucoupes, nappe...

SEUL DEHORS.

Attendre, et de toute ma moiteur, que les gouttes, enfin, fassent leur fracassante apparition. Entre arbres & nuages le vent souffle du noir. Des stries violacées lacèrent la menaçante uniformité d'un ciel en tempête. Éclairs qui déchirent. Trouée blême. Sorte de nuit verdâtre qui s'avance avec furie. Déjà les gouttières des granges débordent. Giclée du blanc qui retombe (écume saccadée). Toute la vue maintenant barrée par des stries. Une pluie drue. Rendant plus intenses encore les crépitements de l'eau, des flaques se créent au hasard.

Dans la grande cuisine où tout le monde est rassemblé, volets de bois et fenêtres fermés. On étouffe. Sueur & odeur de tabac. Les gosses ponctuent. Cris stridents. Chacun suit, dans le brouhaha, son idée. Après quelques fausses alertes,

l'électricité saute pour de bon. Bougies disposées en hâte sur la table. La partie de cartes aura lieu. La résistance s'organise. Chahut volubariolé.

AUGUSTIN DANS MES BRAS.

Ce gros orage regardé par la fenêtre de la salle de jeux.

La fraîcheur gifle nos visages. De l'eau s'écrase. Claques sur notre peau. Augustin rit. Demande que je recule. La nuit pleut. Une joie sauvage trépigne. L'ombre crève à gros bouillons. Pieds nus sur le balcon inondé, nous sommes trempés.

A mon fils je raconterai longtemps la pluie (faite chair).

Du bleu repeint par couches l'horizon. La lumière re trouve la splendeur des soirs, l'été. Respirant l'odeur de l'eau mêlée à la terre grasse, aux herbes de toute sorte, aux fougères fourbues - allumer un petit cigare. Quelques pas dans la tranquillité revenue. L'humidité palpite encore dans la fraîcheur bleutée qui donne un adorable parfum aux choses, à l'air. Le corps fait de nouveau partie du paysage. Peau dans l'écorce; yeux dans les nuages; pieds dans l'eau. Une lune sur la nuque, me verser encore de ce punch qu'il fait si bon boire frais, la nuit, sur des glaçons. L'ivresse rythme ma perception.

FERMER LES YEUX

(foudre dans la gorge)

La Combotte, 10 août 1997

J'AVAIS OUBLIÉ.

(Je viens de retrouver ces pages dans le désordre des dossiers stockés dans le Mac de ma belle-mère à La Combotte.)

Le hasard qui m'a fait, comme on dit, tomber sur ces lignes m'a d'abord déplu. Pas envie de me souvenir. Au diable, ces énièmes images de soi ! Au panier, cette tentative d'inventorier la vie telle quelle ! Effacer les pages qui suivent. Avant l'interruption (fin août).

Chroniques de ma hargne ordinaire, l'été, dans ma (belle) famille. Humeur de chien. Mon envie de mordre chacun là où ça lui fait mal.

Dérisoirement écoeurante, avec le recul, cette complaisance... Briqués, les cuivres de ma belle âme... Astiqués, parquets &

plaintes de mon intempesive singularité... Vieux singe encore en train de ronger ses grimaces...

GARDER CE DÉBUT.

Dans le désarroi où je suis, *faire le point* (si du moins j'ai le courage de m'appliquer un peu régulièrement à cette tâche)...

Traverser une vacuité désœuvrée... A défaut de le surmonter, décrire ce sentiment d'inutilité... Cette rumination des choses de traviole... Inconsistance, entre mes mains, du réel... Grandissante étrangeté, mon ordinaire... Englué dans une mélancolie dont plus moyen de s'extraire...

De plus en plus de mal à me rappeler. Il y a ce sac de chair dans lequel est logée l'intermittente conscience que j'ai d'être, comme on dit, au monde. Je flotte au milieu des apparences. La lumière atteint rarement cette douteuse obscurité du dehors (dont il me semble, de plus en plus souvent, faire partie).

«Moi»? «L'identité»? A ces fables, autrefois, j'ai cru.

(Le sujet Charnet n'existe pas.)

La Combotte, 10 avril 1998

Discussion avec Aliette Armelle, tout à l'heure, à *Ombres Blanches*. Voilà deux ou trois mois, j'avais fait sa connaissance. Elle avait présenté sa récente biographie de Leiris. J'avais apprécié la passion sobre, la minutieuse dévotion aussi, que traduisaient, détaillées et précises, ses réponses. Du respect, on le sentait, pour les quelques-uns venus, ce samedi-là, l'écouter. Je l'avais interrogée sur la relation de Leiris/Bacon. J'étais parti sans me présenter. *Cœur furieux* venait de paraître (Je n'aurais pas voulu qu'elle croie que je réclamais quelque réclame pour mon troisième.) Depuis Daniel Riou (un ami commun) a fait le lien.

Aliette Armelle m'interroge sur les ventes de mon bouquin. La peur du ridicule me fait éluder. Elle voudrait savoir si c'est concerté à l'avance, l'architecture d'ensemble, l'orchestration des thèmes. «Non, ça vient plutôt comme ça. Enfin, quand ça vient. Des coups de sonde (il me semble) dans l'expérience. Brusques

remontées de quelque chose qui soulève la langue. Cela tient plutôt du puzzle pour fabriquer, après-coup, le livre. L'impression, au bout d'un certain nombre de bouts, qu'il y a (peut-être) la matière de quelque chose. De nouveaux textes naissent de cette dynamique. Je sais, pendant un certain temps, que je compose un livre. J'aime bien ce moment. Malgré les obstacles. Et la fatigue de continuer. Travailler dans l'atelier de quelque chose. On se sent protégé par ce travail dans l'atelier. Non, en ce moment, ce n'est pas le cas. Comme si j'avais bouclé l'autobio. Réalisé le fantasme d'une trilogie. Un triptyque, oui. Chacun des trois livres comme un panneau qui, selon, se replie, se déplie. Sensation, maintenant, de vide. Désœuvré. Parce que, c'est ça, je suis incapable de raconter des histoires. De passer à autre chose. Comme interdit d'imaginaire. L'élucidation de soi cherche une langue. Le rythme comme un rapport avec les énigmes proposées par la vie. La poésie comme un travail sur la prose d'exister. Animer avec des mots les figures de l'origine.»

Aliette Armelle semble écouter sans ironie ce déferlement de paroles. Toujours pas comment ça se trafique quand (comme on dit) j'écris. Aliette (me) parle longue-

ment d'un entretien qu'elle vient d'avoir avec Des Forêt. La différence avec Leiris, selon elle, se situe dans ce fait que, pour l'auteur du *Bavard*, il n'y a, du point de vue autobiographique, que l'enfance qui vaille. Leiris a continué, s'est obstiné... Pas seulement les fables du commencement... Dans mon cas, étant donné le vide, là, dont je parle... ce serait une piste à frayer... S'acharner malgré tout... Montrer comment le temps qui passe transforme la conscience du vécu... Je suis touché de son impression... Ce que j'aurai fabriqué jusqu'à maintenant lui paraît du côté de Leiris... Si c'était vrai, cela n'aurait peut-être pas été tout à fait inutile...

(Rires.)

Rentrer à pied. Place du Capitole; rue Ozenne; Grand-Rond; le Jardin des Plantes. Et, pour finir, l'allée des Demoiselles.

En marchant, un petit cigare.

(Malgré le rien à dire & l'enfance défaite besogner, *bon qu'à ça*, dans les autoportraits.)

Toulouse, 16 avril 1998

Yves CHARNET